

SIMARD, François-Xavier et André LA ROSE, *Jean Després (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de coeur*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001

Jean Cléo Godin

Numéro 31, printemps 2002

Couleurs de la scène africaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041495ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041495ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (2002). Compte rendu de [SIMARD, François-Xavier et André LA ROSE, *Jean Després (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de coeur*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001]. *L'Annuaire théâtral*, (31), 170-172. <https://doi.org/10.7202/041495ar>

SIMARD, François-Xavier et André LA ROSE, *Jean Després (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de cœur*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001.

« Une femme de tête, de courage et de cœur » : cette phrase inscrite en sous-titre et répétée plusieurs fois dans le livre pourrait se lire comme une épitaphe sur le tombeau de Laurette Larocque-Auger – dont cet ouvrage retrace la vie courte mais intense –, en même temps qu'elle témoigne d'une tendance, tout au long de cette biographie, à privilégier l'éloge et la célébration. Célébration nationale d'une gloire régionale : c'est par le texte gravé sur une plaque commémorative posée à la Maison du citoyen de Hull en 1994 lors de l'inauguration de la salle Jean-Després que s'ouvre cette biographie, préfacée du reste par deux autres gloires locales : le regretté Guy Beaulne et le comédien Guy Provost.

Le premier mérite de cet ouvrage est précisément de faire voir l'apport considérable de la région Hull-Ottawa à la vie théâtrale et, plus largement, culturelle du Québec. Si étonnant que soit le destin de cette femme aux multiples pseudonymes – comédienne sous le nom de Suzanne

Clairval ; écrivaine sous le nom de Claire¹ Richard avant d'adopter de manière définitive, à la manière de George Sand, celui de Jean Despréz –, il s'inscrit dans une « véritable tradition théâtrale » établie à Hull et à Ottawa par Wilfrid Sanche et Ernest Saint-Jean, et surtout par Léonard Beaulne (père de Guy) dont l'influence sur Jean Despréz sera déterminante. Sur elle, mais aussi sur Jacques Auger qu'elle épousera et sur Guy Provost que, plus tard, elle aidera à obtenir une bourse lui permettant d'aller poursuivre sa formation à Paris. À ce réseau culturel déjà bien décrit dans la thèse de Marcel Fortin en 1985, il faut ajouter des liens avec Fulgence Charpentier, ce journaliste du *Droit* mort à 103 ans dont Jean Despréz mettra en scène, dès 1938, une pièce intitulée *Les Patriotes* (p. 90), Marcel Ouimet, critique au *Droit* (dont la sœur Denyse, comédienne, connaîtra une certaine célébrité en devenant la femme de Simenon), Marcelle Barthe qui fera carrière à Radio-Canada, la comédienne Florence Castonguay, etc. La description de ces liens personnels et professionnels ressemble parfois à une chronique mondaine. Mais comment y échapper, lorsqu'on veut suivre pas à pas cette femme – séduite, lors de son premier séjour à Paris, à la fois par Marie Curie et par Coco Chanel, nous préciset-on en page 53 – qui était aussi une grande mondaine ? Tirées des archives familiales, les nombreuses photos reproduites en *section*

b (« Photographies Années quarante à soixante ») illustrent bien cet aspect des choses, en présentant notamment « quelques-uns des chapeaux que Jean Despréz confectionnait elle-même » (p. b16).

Il en va des chapeaux comme de l'écriture des biographes : ce sont des effets de style qui signalent un goût peut-être démesuré pour le *paraître* et qui ne sont pas toujours heureux. Simard et La Rose ont cependant recours à une excellente documentation, abondamment citée. Au-delà de l'anecdote (souvent piquante, il est vrai), l'essentiel est bien mis en valeur pour permettre au lecteur de comprendre le cheminement de cette femme « courageuse et besogneuse, fonceuse jusqu'à la témérité » (p. 67) qui, dès son retour de Paris en 1933 est aussitôt recrutée comme professeur de diction à l'école de musique et de déclamation de l'Université d'Ottawa. Pendant six ans, elle partagera son temps entre Ottawa (où elle enseigne, joue et dirige des productions qui font bonne figure au Dominion Drama Festival) et Montréal où, grâce à son ami Henri Letondal qui dirige le Stella, elle lance la carrière de son mari Jacques Auger et fonde elle-même une « École du spectacle de Montréal » (p. 73) qu'elle dirigera jusqu'en 1939. Cette année-là, à la suite de différends avec les autorités religieuses, elle quitte définitivement Ottawa pour se consacrer entièrement, à Montréal, à une carrière désormais dominée par l'écriture. Si elle commence par adapter pour la radio « des grandes œuvres du répertoire classique, romantique et contemporain » (p. 109), elle ne tardera pas à proposer ses

1. Ou Carole ? Si le nom de *Claire* Richard apparaît en page 108, c'est en page 149 celui de *Carole* Richard qui est donné comme pseudonyme.

propres radioromans qui feront concurrence à ceux d'Henry Deyglun et de Robert Choquette : d'abord *C'est la vie*, puis *Jeunesse dorée* (1940-1965), *Yvan l'intrépide* (1945-1954), *Docteur Claudine* (1952-1964), pour ne nommer que les plus connus. Elle poursuivra sa carrière à la télévision en proposant d'abord une série de dramatisations historiques intitulée *Je me souviens*, puis une télésérie sur *Radisson* et deux téléromans : *Joie de vivre* (1959-1963) et (en collaboration) *La Marguerite* (1961-1962). À elle seule, de 1945 à sa mort en 1965, Jean Després est une véritable PME, avec secrétaire personnelle à domicile et gouvernante pour prendre soin de sa fille Jacqueline née en 1941.

Jean Després est également dramaturge. Elle a écrit plusieurs pièces, toutes inédites et dont certaines n'ont pas été jouées. Une seule, cependant, est entrée dans l'histoire : *La Cathédrale*, mise en scène par Jean Després elle-même et créée sur la scène du Monument-National le 25 octobre 1949². Inspirée à l'auteure par une œuvre musicale de Debussy intitulée « La Cathédrale engloutie », cette pièce a elle-même vite sombré corps et bien, dans ce qui fut sans doute l'échec le plus retentissant de toute l'histoire du théâtre québécois. « Jamais spectacle n'aura donc été aussi unanimement démolé » (p. 251), « comme si la critique avait délibérément choisi de se liquer contre cette auteure de radioromans à succès – par ailleurs aussi critique de théâtre

à ses heures – qui s'était mêlée de produire une œuvre dramatique » (p. 247), suggèrent les biographes. Un certain René Lévesque parlera alors de « cette maladie nord-américaine : le roman savonite radiophonique » (p. 247). La pièce tiendra tout de même l'affiche quelques semaines et fera ses frais, ce qui prouve sans doute que la réputation de l'auteure avait compté plus que le jugement des critiques. Ceux-ci avaient pourtant raison de dénoncer, dans cette production, « un amalgame d'artifices luxueux » et le « tape-à-l'œil de la verroterie » (p. 268) sur lesquels avait misé l'auteure : trop de plumes et de fruits sur ce chapeau, décidément ! Mais l'analyse proposée dans le chapitre consacré à cette *Cathédrale*, pourtant excellente, mériterait d'être prolongée, car il faut se souvenir que cette création est contemporaine de celle de *Tit-Cog* (né, lui aussi, de textes radiophoniques), comme de la fondation du Rideau-Vert, alors que l'aventure de l'Arcade et celle de l'Équipe (mais pour des raisons opposées) s'achèvent. Bref, nous sommes alors au carrefour le plus crucial de l'histoire de notre théâtre, un carrefour où se croisent constamment et de multiples façons la scène et la radio. À ce carrefour, Jean Després a sans doute mal négocié le virage, mais elle ne l'a pas su.

Jean Cléo Godin
Université de Montréal

2. Mais non produite, comme l'écrivent les auteurs (p. 244), par l'Équipe de Pierre Dagenais, lequel aurait du reste refusé de faire cette mise en scène (cf. p. 268).